

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 192

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Les cantiques d'Yvan
Autor: Du Camfranc, M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285527>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

Dans la maison de Babé, il y a toujours eu une compagnie, quelquefois davantage ! Ils font leurs saletés partout, au grenier tout en est plein. Tout ce que je rapporte ici n'est rien. Il faut avoir vu pour pouvoir s'en faire une idée.

Quand Rengguer a vu qu'on avait envoyé quelqu'un à Paris, lui et son parti ont aussi envoyé trois députés à Paris pour travailler contrairement à ceux qu'on avait délégués. Il y avait Lemann le perruquier de Porrentruy, Herzis, meunier de Seprais et le troisième était encore de Porrentruy. Ces députés ont dit à la Convention qu'ils étaient envoyés pour remercier les Français d'avoir apporté la liberté dans le pays de Porrentruy et qu'on demandait à être réunis à la France. Les autres travaillaient de leur côté, comme ceux-ci de leur. Bennot, Béchaux, Scheppelin sont revenus de Paris vers la fin de février. Il ont distribué des imprimés contenant leur mission et le travail qu'ils ont fait à Paris, contre Demar, Rengguer, Gobel et consorts, mais l'affaire n'est pas encore finie. Nous touchons au moment où nous devons tous, chacun en particulier, émettre notre vœu par écrit et signé de son nom, si nous voulons être réunis à la France ou si nous voulons former une république séparée. Aujourd'hui 3 mars

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 91

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Marie-Alice la serrait dans ses bras, et répétait avec toute la chaleur de son âme :

— Ma fille, ma chère fille !... Qu'il vous aimait, ma petite Alba !

Puis au souvenir des grands exemples donnés, ici-bas, par Yvan, elle trouva un cri de suprême résignation :

— O Dieu puissant qu'adorait mon fils, que votre volonté soit donc faite !

1793, un dimanche, à la sortie de la messe de paroisse, le commandant Michaud a fait lecture de la troisième proclamation, laquelle doit avoir été publiée dans toutes les paroisses du pays à la sortie de l'office, ainsi que dans toutes les paroisses de la Prévôté et autres lieux, ayant appartenu à la principauté de Bâle. Les Prévotois se sont opposés à la dite publication et n'ont pas voulu donner acte de leur refus ou opposition.

Les commissaires de la Convention nationale sont arrivés à Porrentruy il y a quelques jours et ce sont eux qui ont apporté cette troisième proclamation. Ils sont arrivés ici la veille de la publication, vers les 6 heures du soir. On les a reçus au son du canon et de la musique. Les canons et la musique étaient des bataillons qui sont ici, mais ceux qui ont tiré lors de la publication étaient ceux de la ville. Les commissaires sont les citoyens Ritter, Monnot, Laurent et Clerget commissaires du Conseil exécutif. Ils sont partis d'ici mardi 5 mars. Lorsque les nouvelles sont venues que ceux de Courrendlin et les autres de la Prévôté n'avaient pas voulu laisser publier la proclamation, les volontaires du Bas-Rhin y sont allés au nombre d'une centaine, la plus grande partie de leurs officiers étaient avec eux. Ceci c'était l'après-midi. Ils sont entrés dans tous les cabarets et provoquaient tout le monde. Après avoir bu et mangé, les uns n'ont pas voulu payer, d'autres n'ont payé qu'en assignats et ont cassé les verres et les bouteilles, les fenêtres etc.. Ils voulaient obliger la communauté de s'assembler pour faire accepter cette proclamation, mais ils ont constamment refusé. Quand ils ont vu qu'ils ne pouvaient venir à bout de leurs desseins, ils ont abattu toutes les croix qu'il y avait sur le cimetière, ils entraient dans les maisons et

André s'inclina ému j'usqu'à l'âme et il répéta :

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

Et laissant les deux femmes dans cette chambre, où il restait encore un peu du parfum des roses et de l'odeur des cierges, qui avaient brûlé pendant de longues heures, il se rendit au bureau des constatations.

Le lendemain, il prit congé de la comtesse de Ruloff ; il regagnait Paris, appelé par d'importants travaux.

Alba demeurerait près de la mère d'Yvan, au moins durant les premiers mois du deuil profond. Et, de ce jour, les deux femmes, qui, pour essayer de se consoler mutuellement, se donnaient les doux noms de mère et fille, vécurèrent avec la mémoire du bien-aimé disparu. Ce souvenir était comme leur bien exclusif ; elles le gardaient dans l'intimité de leurs deux âmes avec un culte attristé et profond, pour toujours. Dans la chambre qui avait été celle du jeune saint, Marie-Alice avait pieusement

insultaient tout le monde sans distinction d'âge ni de sexe. Ils faisaient sauter le monde pardessus leurs sabres en leur disant : « Sautez pour la nation » comme on fait aux chiens qu'on fait sauter pour tel ou tel. A la fin les paysans se sont assemblés et voyant qu'on les poussait à bout et qu'on ravageait tout dans leur village, car ils coupaient tous les lits et autres, les paysans ont commencé par leur tomber dessus à coups de triques, de haches, de pioches et d'autres ustensiles, de façon qu'ils les ont réduits en rien de temps, ils leur ont cassé leurs sabres, et les ont arrangés de façon qu'ils ont été obligés de prendre la fuite. Il y en a eu 7 ou 8 de tués, que les paysans ont cachés ; on ne sait ce qu'ils en ont fait et plusieurs de blessés, un entre autres qu'on a déjà dit être deux fois trépassé. On assure qu'il n'en reviendra pas. D'autres encore ont été bien battus à Rossemaison. Les Suisses prétendent que la Prévôté doit être comprise dans la neutralité helvétique, mais les Français n'en veulent pas entendre parler.

C'est pourquoi ils ne peuvent pas souffrir que les Prévotois soient encore sous leur ancien gouvernement, le prince-évêque de Bâle ou constitution. Il voudraient trouver un moyen ou prétexte pour occuper ce pays et y entrer de quelque façon que ce fut. C'est le motif pourquoi ils les poussent à bout. Parmi les Courrendlin, il n'y a eu qu'un seul blessé, même légèrement. Une égratignure de sabre sur le bras. Tous les coups que les paysans donnaient mettaient leur ennemi par terre, tous s'en mêlaient, les femmes, comme les hommes. Ils ont sonné le tocsin et ont envoyé des experts dans les villages les plus éloignés de la Prévôté pour demander du secours. Le lendemain il s'y est trouvé quelques centaines de

réuni tout ce qui rappelait Yvan de Ruloff, tout ce qu'il avait aimé.

Et alors, jour après jour, elle passait de longues heures dans la chambre de son fils. Elle s'asseyait dans le fauteuil où, si souvent, il avait reposé son pauvre être si frêle et si douloureusement brisé par la maladie. Chaque objet, sur la table et sur le bureau, rappelait le passé. Elle feuilletait un petit cahier à couverture de maroquin, où, parfois Yvan traçait ses pensées, et elle achevait de bien connaître son enfant. Jamais, même à elle, sa mère tant aimée, il n'avait dit le secret de son âme, toujours il avait jeté la réserve entre le monde et lui.

Et voilà qu'en lisant, elle comprenait l'héroïsme de son fils ; elle s'expliquait sa patience, sa douceur. Ah ! c'est qu'il souffrait pour elle. Il voulait expier pour son père indigne ; expier pour sa mère, oubliée du service de Dieu.

Et les larmes lui venaient, tout à la fois amères et douces, à la lecture des notes généreuses.

paysans bien résolus de se défendre, si les Français s'avisent de retourner. Les Suisses font des préparatifs en cas qu'on les attaque.

A Delémont, le troisième jour après la proclamation on s'est assemblé sur la maison de ville, pour élire des députés qui devaient se trouver le jeudi après, à Porrentruy pour y porter les vœux de chaque commune. Quand nous avons été sur la maison de ville pour remettre notre vœu, on a commencé par inviter le monde à voter. On a décidé de le faire à haute voix. Il a fallu signer notre parole, c'est-à-dire pour la réunion à la France. Que pouvait-on faire ?

Les villages de la Vallée n'ont pas voulu signer pour la réunion. Dans quelques uns, il s'en trouvait trois ou quatre tout au plus ; dans d'autres il ne s'y en trouvait pas un seul. Quand les commissaires de la Convention ont vu ça, ils allaient par tous les villages y prêcher que c'était pour leur bien etc... Malgré leurs discours ils n'ont pas gagné beaucoup de monde. Car il est connu de tout le public que la grande majorité est pour une république à part. Il n'y a pas le quart dans tout notre pays qui soit pour la réunion de la France, malgré que ce vœu se soit trouvé dans les villes de Porrentruy, Delémont, Saint-Ursanne, mais que pouvait-on au milieu de ce tas de bayonettes ? On n'avait pas d'autres parti à prendre.

Dans le commencement d'Avril nous avons tous été convoqués un dimanche, au sortir de la messe, pour entendre la lecture d'une autre proclamation laquelle porte que le pays de Porrentruy demandait avec toutes les instances à être réuni à la France, et que la France l'acceptait pour former un département sous le nom de département du Mont-Terrible. Voilà la majorité ! voilà notre liberté ! nous y sommes ! Ceci c'était le premier dimanche d'Avril, le 7.

Le 9 avril 1793 on a procédé à l'élection d'un maire qui est le ci-devant lieutenant Moreau, le procureur est l'avocat Wicka. Les municipaux sont Pallain, Méthile, meunier, receveur, Kœtchet menuisier, Helg, teinturier, les deux Mizerez. On a présenté la dite élection aux commissaires lesquels l'on déclarée nulle, à cause qu'elle ne s'était pas faite dans les formes prescrites par la loi. Il a fallu recommencer le jeudi 11. On a donc recommencé, on a établi un président d'âge et deux scrutateurs pour la première élection seulement, il a fallu nommer au scrutin un président et deux scrutateurs. Après ces deux élections on a passé aux autres dont voici le résultat : Moreau maire, Wicka procureur, les cinq municipaux sont Pallain, Marchand maître bourgeois, Pierre Rais, Méthile, Helg médecin. On a encore nommé douze notables : Wicka médecin, Germain Helg teinturier, Germain Bron, Marcel Schafter,

Elle tournait les pages.

A côté du nom d'Alba, elle voyait le sien, sans cesse répété avec les appellations les plus tendres : « mère chérie, mère bien-aimée. »

Ah ! non, plus jamais elle ne chanterait, pour les foules de la musique profane. Elle n'aurait plus besoin d'autre occupation que de se souvenir et de penser. Le petit journal d'Yvan serait son soutien, sa consolation. Quand elle avait lu ces pages, tout embaumées de générosité et de piété, elle était prise du désir de suivre le noble exemple de son fils. Elle se sentait dominée par la pensée puissante de prier Dieu, et lui demander, comme Yvan, non pas le soulagement et la consolation, mais la possibilité d'être utile sur la terre, et d'y accomplir le bien. Autrefois, quand l'adversité la frappait, elle demeurerait hautaine et fière, sourdement révoltée. Oh ! non, ce n'était plus ce temps. L'exemple de son fils lui avait rendu l'énergie.

Helg teinturier, Mizerez, Ferdinand Stouder, François Stouder, son fils, Alexis Hennet, Charles Marchand boucher, Joseph Kœtchet menuisier, J. Lanzard horloger.

Tout ceci fait, les commissaires sont encore allés à Glovelier, un mercredi 12 avril 1793, accompagnés d'une compagnie de grenadiers pour intimider les paysans et les obliger par là à se soumettre. On ne sait pas au juste la vérité du résultat. Les Français la disent en leur faveur et les paysans d'une autre façon, quoiqu'il en soit, il est un fait certain, c'est que les Français n'ont pas été trop bien reçus, parce que les grenadiers sont revenus, les uns sans souliers, les autres trempés jusqu'à la ceinture et cela à toute heure de la nuit. Ils se sont tous rassemblés à la pointe du jour, ils sont allés avec leurs canons et presque tout le bataillon qui est ici.

(à suivre).

L'ART DE VIVRE

La timidité.

C'est une misère bien ennuyeuse, une paralysie morale qui annule l'individu, le jette dans le ridicule, lui fait commettre les actes les plus simples d'une manière extraordinaire. Les timides ne savent pas s'asseoir ni marcher, ni manger en public. Ils se figurent sans cesse qu'on s'occupe d'eux, qu'ils sont le point de mire des réunions et, par suite de cette pensée fautive, tous leurs mouvements deviennent gauches, contrainsts, maladroits.

La timidité naît souvent d'un manque de franchise, de l'idée de paraître ce que l'on n'est pas, d'autres fois elle est inspirée par la peur et la honte, peur des moqueries, du ridicule, et alors les idées se troublent, le gosier se serre, le sang jaillit aux joues, le cœur s'opresse et cette sensation pénible s'augmente de la conscience de se sentir stupide et d'être trouvé tel.

Certains timides se taisent, balbutient, se dissimulent derrière les groupes ; d'autres — et ce sont les plus comiques — se mettent au contraire en avant, parlent sans discernement, lancent des phrases et des idées invraisemblables.

Or, y a-t-il un remède ?

Il y en a deux à mon avis : un moral et physique. Au moral, la persuasion de sa valeur personnelle, le sentiment qu'à l'égal des autres on possède un charme et un

On eût dit que la foi de l'enfant était descendue des hauteurs du ciel pour lui embraser l'âme. Un élément immortel venait vraiment d'entrer dans sa vie.

Elle aussi acceptait la souffrance, cette loi de fer, inflexible comme les saisons, qui nous atteint tous. Dieu l'a décrété, et Dieu a des vues providentielles. On doit s'incliner... et puis agir, et non pas toujours penser, rêver, pleurer. Allons, c'était bien le petit cahier d'Yvan qui lui conseillait d'orienter sa vie vers les œuvres actives. Et alors celle qui avait été la Marguerite et la Juliette de Gounod, l'Ophélie d'Ambroise Thomas, l'Aïda de Verdi, prit une grande résolution. Elle deviendrait la servante des pauvres, elle demanderait la paix à un couvent de Lourdes ; et en mémoire de son fils Yvan, elle y soignerait les malades.

(La suite prochainement)

don tout au moins, qu'aucun être humain n'est dépourvu d'un centre d'attraction quelconque varié à l'infini, selon les gens, mais latent en soi et capable de rayonner sur une certaine variété de l'entourage.

Au physique, vaincre la neurasthénie cérébrale — maladie de notre jeune siècle — et guérissable par l'hydrothérapie, un régime tonique, l'exercice et la distraction.

Maintenant il faut se mettre en garde contre l'exagération de l'aplomb qui devient de la hardiesse et amène l'aversion. On doit accueillir le simple naturel, observer beaucoup, parler comme l'on pense et commencer par s'apprécier, se juger, s'extérioriser au point de se regarder agir. Sur-tout ne jamais perdre la tête en face d'un incident fâcheux où l'on joue un rôle involontaire et troublant.

Il y a quelques années, lorsque l'impératrice de Russie vint en France, elle voulut emmener, dans sa froide capitale, quelques jeunes et joyeuses Parisiennes, pour former un centre de rajeunissement des idées un peu austères de l'ancienne cour. La marquise de K... veuve d'un gentilhomme breton, aussi noble que peu fortunée, arrière-petite fille d'émigrés et un peu Slave par des alliances, fut choisie en premier lien et expédiée à Saint-Petersbourg par les soins de l'ambassade. Elle ne représentait guère le « chic parisien ». Extrêmement timide, elle avait vécu hors du monde par suite de son manque de richesse et recevait comme une aubaine inespérée, mais fort troublante, cette nomination due à sa vague parenté avec l'ambassadeur. Elle s'était fait faire à Paris, pour la circonstance solennelle de son admission au cercle fermé de la cour, une superbe robe de soie roide de couleur aubergine, avec la traîne majestueuse et le corsage décolleté ainsi que le veut l'étiquette. Elle devait être présentée à l'auguste souveraine au début d'une soirée. Très émue, la jeune femme avait appris par cœur dans un livre les usages, ce qui ne l'empêchait pas de trembler comme une graminée sous le zéphir. Dès l'entrée dans le salon où se tenait l'impératrice entourée de ses dames d'honneur, elle fit une première révérence plongeante dans les plis de sa soie roide, au milieu de la pièce elle accomplit sans encombre la seconde révérence et marcha en avant pour la troisième. Seulement il fallait ensuite faire quelques pas en arrière, ce fut néfaste. La timide marquise oublia sa traîne, monta dessus, et se trouva soudain assise par terre, pendant que l'entourage, à grand-peine, retenait une formidable envie de rire.

Relevée avec l'aide de deux dames d'honneur, l'infortunée jeune femme aperçut, pour comble, sa jupe dont les crochets s'étaient arrachés dans l'aventure, qui filaient rapidement le long de ses glissants dessous et s'étaient en rond, autour d'elle.

Oh ! alors toute l'étiquette du monde n'aurait pas empêché une explosion de gaieté telle que l'impératrice elle-même ne put retenir un sourire.

La marquise, absolument désemparée, avait caché son visage brûlant dans ses mains ; elle dut passer au vestiaire, réparer le désordre de sa pauvre toilette ; et, comme elle ne consentit jamais à reparaitre au Palais impérial, elle est retournée vers ses landes où, parmi les stridences du vent et de la mer, elle croit entendre encore de moqueurs éclats de rire...

Sa timidité désormais est inguérissable.

RENÉ D'ANJOU.